Les personnages ont la grandeur qui convient à leur temps et à leurs noms.

Il était difficile de faire admettre sur la scène ce type abhorré de Ganelon ; M. de Bornier y est arrivé ; il a fait de Ganelon le portrait du crime régénéré par la religion, le repentir et l'amour paternel. Rien de plus haut que cette conception.

Berthe et Gérard, c'est, à un degré égal, la jeunesse et la loyauté des sentiments.

Charlemagne est l'empereur de nos *chansons de geste* : guerrier et juge, patriote et chrétien. M. Henri de Bornier y a ajouté un trait : à côté du duc Nayme, le Nestor français, il a glissé la figure du moine Aleuin, et il nous a montré l'empereur penché sur un livre, *la Cité de Dieu*. Ce trait moderne, emprunté d'ailleurs à l'histoire, n'enlève rien de sa grandeur au vainqueur de Witikind : il la complète.

En face du monde chrétien, le paganisme est représenté par Noéthold et Ragenhardt, la force brutale et la vengeance.

Ce n'est pas, sans doute, que le fer pèse aux mains des chevaliers ; les passions battent aussi sous leurs hauberts ; mais ils écoutent la voix des moines ; la religion discipline leur force et modère la fougue de leur sang.

Déarrassée des branches gourmandes, l'âme a plus de sève pour les belles passions.

Aussi, écoutez Charlemagne, écoutez Berthe, Gérard, le vieux Richard ; écoutez-les tous parler de la France, de Roland, de Durandal !

Un souffle de patriotisme court à tra-

vers toute la pièce. A chaque scène, presque à chaque vers, brillent l'un près de l'autre les deux mots : Dieu ! France !

Le Français du temps de Charlemagne ne sépare point ces deux noms : il prie pendant le combat ; il prie après la victoire.

Victoire ! ce mot sonnait tristement à nos oreilles, quand *La Fille de Roland* fut représentée pour la première fois. Au sortir de *l'année terrible*, M. Henri de Bornier a su rappeler à ceux qui l'avaient oublié, comment les nations prospèrent et quel est le grand Allié.

En écrivant *La Fille de Roland* M. de Bornier n'a pas fait seulement preuve de talent, il a fait acte de bon Français.

CHARLES B.

France, mai 1887.

ORIGINE DU MOIS DE JUIN

(Pour l'Étudiant)

Ce mois, comme nous l'avons dit en parlant du mois de mai, tire son nom de *juniores*, jeunes gens, parce qu'il était consacré à la jeunesse romaine. Cette étymologie est la plus vraisemblable étant la plus naturelle. Guide prétend néanmoins qu'il s'appelait ainsi, parce qu'il était dédié à Junon.

L'écrivain était la constellation de juin.

Dans ce mois, le soleil semble s'arrêter, phénomène qui tient à ce que la portion de l'écliptique qu'il décrit alors est presque parallèle à l'équateur. C'est le 21 ou 22 juin qu'a lieu ce repos apparent du soleil. Ce jour est le premier de l'été ; on l'appelle solstice, du latin "sol stat."

Dans l'antiquité païenne, un grand nombre de fêtes étaient célébrées pendant le mois de juin. Une des plus remarquables se solennisait à Rome le 8 : c'était celle du bon sens, instituée après la bataille du lac Trasimène, que le consul Flaminius avait perdu par défaut de bon sens.

De nos jours, le bon sens n'a plus ni temples ni autels. Pourquoi, en effet, des fêtes au bon